

dans peu de temps il charmera moins les Maizeroy ; mais il charmera plus encore les gens qui voient la noblesse et la mysticité ailleurs que dans les bijoux et les auréoles, et ce sera un plaisir que de le suivre.

— Des orientalistes qui paraderont chez Durand-Ruel, que dire, sinon qu'on les savait par cœur ? M. Cottet est intéressant dans ses parti-pris de brutalité : M. Dinet reste le notateur exact et agréable, l'illustrateur adroit et consciencieux que l'on sait. Ce n'est pas énorme, mais ce n'est pas méprisable. A l'aide du procédé de la peinture à l'œuf, reconstitué par M. Armand Point qui le lui communiqua et qui s'en sert en ce moment pour réaliser des œuvres importantes, M. Dinet a peint des toiles brillantes et amusantes, enlevées avec rapidité, et douées de cet éclat spécial que donne ce procédé d'autrefois.

— Je ne dis rien des Aquarellistes, du Volney, des Femmes artistes, etc. Tout cela concerne les couturiers, les snobs, les rastaquouères, et n'a aucun rapport avec l'art. C'est convenu, donc n'en parlons pas, les exposants eux-mêmes nous trouveraient naïfs. Retenons un acte d'art, dans le mois : M. Degas, le grand bourru bienfaisant, a sauvé de l'Hôtel des Ventes deux portraits d'Ingres que l'Etat laissait partir. Ce fait méritoire est bien le centième de ce genre...

CAMILLE MAUCLAIR.

MUSIQUE

Berlioz triomphe au Cirque et au Châtelet, avec *La Damnation de Faust*. MM. Lamoureux et Colonne se sont piqués au jeu, et c'est à qui en donnera le dernier une audition. Le résultat de ce duel est excellent : le public se presse aux salles de concert ; il se familiarise avec une des partitions les plus originales et les plus fortes dont s'enorgueillisse la Musique française. M. Lamoureux a-t-il raison de s'en tenir aux indications du musicien et de diriger son orchestre avec la méthode qu'on lui sait ? M. Colonne est-il dans le vrai, de s'abandonner à son émotion et d'ajouter à la fougue romantique de l'œuvre l'écho qu'il en ressent au fond de lui ? Cela se discute, car les amateurs du parallèle sont encore nombreux.

La sévère exactitude de M. Lamoureux me paraît l'emporter, puisqu'aussi bien elle implique de participer à la grâce, à l'énergie et à la majesté qui gardent la « Légende dramatique » de Berlioz d'être jamais monotone. — Pour peu que l'on trahisse la pensée de l'auteur, de la meilleure foi du monde et

que ce soit même dans le dessein de lui donner un essor plus vaste, c'est toute une architecture qui se rompt. *La Damnation de Faust* offre une merveilleuse unité qu'on retrouve rarement dans l'œuvre de Berlioz. Bien qu'il ne l'ait pas conçue dans un tel esprit et qu'il en ait écrit les diverses parties à des époques espacées de sa carrière, l'ordonnance parfaite et une harmonieuse symétrie sont les qualités dominantes pour quoi il faut admirer cette partition. Le musicien avait lu *Faust* dans la traduction de Gérard de Nerval. Il en reçut une « impression étrange et profonde » et composa sur les « fragments versifiés, chansons, hymnes, etc. » du travail de Nerval, *Huit scènes de Faust*. Berlioz a recherché pour les détruire tous les exemplaires de cet ouvrage. Il ne l'avait cependant pas condamné sans retour, puisqu'il en a développé les idées dans *La Damnation de Faust*, vingt ans plus tard.

Mlle Jenny Passama est assurément une excellente Marguerite. Si elle n'est point soucieuse de telles délicatesses qui sont le charme de Mlle Marcella Pregi, — elle est douée d'une voix chaude et souple qui lui a valu d'être applaudie dans le duo : *Ange adoré* (est-il assez italien !) et dans la romance : *D'amour l'ardente flamme*.

M. Bailly a chanté très correctement le rôle de Méphistophélès, — mais il a montré beaucoup plus de sûreté dans l'accompagnement d'alto de la chanson du « roi de Thulé ». M. Lafargue n'est jamais bon. Parfois il est passable. Souvent on le trouve très mauvais. (Vraiment, il manque un ténor en voix au Cirque comme au Châtelet !) M. Blancard ne saurait se faire entendre tout au long de la chanson de Brander : les notes graves en deviennent de grands trous, à moins qu'il les confie à sa cravate.

M. Lamoureux a formé des Chœurs qui chantent juste, d'un bout à l'autre l'exécution d'orchestre est parfaite.

Avant le *match* Berlioz, les musiciens du Cirque avaient donné d'excellentes auditions de l'Ouverture de la *Flûte enchantée*, de la Symphonie en ut de Beethoven et de *Siegfried-Idyll*. Ai-je besoin de parler de la *Stella* de M. Henri Lutz ? Cela était déjà peu neuf quand on l'a joué et la « première » en est assez éloignée pour n'y pas revenir.

Mais tout de même, si on nous faisait entendre de la « nouvelle musique » d'autres jeunes que ceux joués aux derniers concerts de l'Opéra !

§

Les programmes de la *Société Nationale* sont toujours intéressants. M. M. Debussy, Crickboom, Miry et Gillet ont joué un *Quatuor* « pour piano et instruments à archet » que G. Lekeu a laissé inachevé. C'est une des œuvres les plus intéressantes que la nouvelle génération de compositeurs nous ait données, car elle porte l'empreinte d'une volonté tenace de personnalité. Les quatre parties y sont développées de sorte que chacune d'elles ait sa vie propre et ne s'efface jamais au bénéfice d'une autre. Ce sont quatre actions qui se déroulent d'accord avec une égale intensité ; elles se contraignent, s'in-

fluent, et puis s'unissent dans d'admirables élans de passion, après quoi les quatre voix pâlisent infiniment et font pressentir du silence.

C'est une œuvre forte, qu'il serait bon d'entendre plusieurs fois par des interprètes égaux aux artistes que j'ai cités.

§

A la Bodinière, M. Pierre d'Alheim a inauguré une série de conférences sur « La Vie et l'Œuvre de Moussorgski ». Il est toujours agréable d'écouter quelqu'un parler de ce qu'il aime, car le fait devient rare, autant son contraire est fréquent et rend maussade.

Ainsi, M. d'Alheim peut très sincèrement prêter à Moussorgski toutes les qualités qu'il a bien voulu dire, et nous ne nous refusons pas à lui faire crédit. Toutefois, et comme ces « conférences » paraissent compléter (et c'est une heureuse innovation !) le livre très renseigné et très enthousiaste qu'il vient de publier sur le compositeur russe, — la première d'entre elle nous a montré Moussorgski comme un musicien à la façon des Petits Maîtres : un « anecdotique ».

La Prière, — que Mlle Marie Olénine a chantée avec une ingénuité délicieuse, — est la notation précise d'un marmonnement d'enfant qui répète sans comprendre. La musique a des inflexions soudaines et toujours gracieuses qui — je l'imagine seulement — doivent correspondre avec exactitude aux ondulations d'une voix qui réciterait machinalement le texte russe. C'est tout épisodique. De même, le *Marché de Limoges*, *Après la Bataille* ou la *Berceuse de la Mort*, en reconnaissant que cette composition-ci et le chant de Marthe du *Complot des Khovanski* rappellent de très près le style de Schubert, et son *Erlkœnig* en particulier.

§

M. Ambroise Thomas vient de mourir. Ce fut un musicien fécond et un aimable vieillard. Il a subi la disgrâce de survivre, — document conscient, — au milieu d'une époque qu'il ne comprenait plus. Il était égaré et s'effrayait. C'est que les luttes d'autrefois recommençaient. La victoire souriait aux vaincus d'alors que, jeune homme dont l'enthousiasme était parfaitement composé, il triomphait déjà : Berlioz et Wagner émeuvent les foules au plus profond de l'âme.

Il est surtout remarquable qu'Ambroise Thomas ait assisté au développement du Romantisme sans s'être douté de son existence. Il a appris la Musique au point où l'avait laissée Boïeldieu, et l'exemple d'Auber lui a suffi. Telle était l'inclination spirituelle du musicien qui eut l'ambition de faire chanter Shakespeare (*Le Songe d'une Nuit d'Été*) et d'en illustrer les œuvres.

Le digne successeur au Conservatoire de l'auteur du *Domino Noir* appartenait, par goût sinon par habileté, à une génération antérieure à la sienne. Il a compris le grand Will à la manière du pauvre Ducis et réduit *Mignon* au niveau des gens que *La Dame Blanche* avait enchantés.

Quand M. Ambroise Thomas rêva d'être bouffon, il ne l'osa sans retenue : c'est pourquoi *Le Caïd*, parodie édulcorée de la façon italienne, n'a fait rire que les gens de juste milieu dont le goût est gâté par la demi-culture. *Mignon* se jouera longtemps encore, car les fiançailles se noueront toujours à l'Opéra-Comique, pendant les entr'actes de cette œuvre facile : de la sorte, M. A. Thomas présida probablement à plus d'unions que l'adjoint d'un arrondissement populeux de Paris.

Qui remplacera M. Ambroise Thomas au Conservatoire ? M. Massenet, sans doute ? Ce serait dommage. M. Reyer y serait plus utile et M. Saint-Saëns, qui est un savant, n'y saurait avoir d'influence pernicieuse. Le ministre choisira peut-être, parmi les organistes, M. Théodore Dubois, qui est de l'Institut, et donc c'est la moins discutable qualité.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES LIVRES

Similitudes, par ADOLPHE RETTÉ (Bibliothèque Artistique et Littéraire). — C'est de la littérature anarchiste qui serait en même temps de la littérature, tout court ; un poème et un exposé de doctrine ; un rêve et un manuel : mais le poème et le rêve sont dominants. Le défaut de ce drame prodromique c'est son excessive clarté ; on lui a, je crois, reproché le contraire et de n'être pas assez « direct ». Singulière esthétique, car enfin la reproduction directe de la vie ou, comme ici, du possible, est œuvre de science et non d'art, — à moins qu'on ne tolère cette enseigne : photographie artistique. *Similitudes* nous emmène dans le possible, mais par de trop possibles sentiers ; trop clair, c'est aussi trop simple, trop comme le désire l'auteur, qui ne daigne compter qu'avec son rêve et de toutes les contradictoires tendances de l'humanité n'en admet qu'une, enfin victorieuse, celle qui lui plaît. On jugera mieux ce poème, écrit en une prose comme déshabillée de tout l'inutile, lorsque les rêvasseries des Sébastien Faure n'intéresseront plus que la pathologie mentale ; de toutes les déclamations de plusieurs déments ou faibles d'esprit, il demeurera, avec le souvenir d'une période d'aberration, renouveau des fraticelles, des camisards, des flagellants ou des hurleurs, — qu'un poète aura bien voulu se joindre à ces jeux et mener ces danses au son de belles phrases, agitées lentement comme des saules par le vent du matin ; et, croyant détruire, M. Retté aura créé : l'état d'esprit anarchiste — de l'optimisme anarchiste — ne sera peut-être connu dans trente ans que par *Similitudes*. Il n'est pas resté, digne d'être lu, un seul écrit saint-simonien ; voici un écrit anarchiste auquel je souhaite d'être durablement représentatif, car, après